

VIE ET OPINIONS PHILOSOPHIQUES D'UN CHAT - HYPPOLYTE TAINÉ (1828-1893)

Je suis né dans un tonneau au fond d'un grenier à foin ; la lumière tombait sur mes paupières fermées, en sorte que, les huit premiers jours, tout me parut couleur de rose.

Le huitième, ce fut encore mieux ; je regardai, et vis une grande chute de clarté sur l'ombre noire ; la poussière et les insectes y dansaient. Le foin était chaud et odorant ; les araignées dormaient pendues aux tuiles ; les moucheron bourdonnaient ; tout le monde avait l'air heureux ; cela m'enhardit, je voulus toucher la plaque blanche où tourbillonnaient ces petits diamants et qui rejoignait le toit par une colonne d'or. Je roulai comme une boue, j'eus les yeux brûlés, les côtes meurtries ; j'étranglais, et je toussai jusqu'au soir.

II



Mes pattes étant devenues solides, je sortis et fis bientôt amitié avec une oie, bête estimable, car elle avait le ventre tiède ; je me blotissais dessous, et pendant ce temps ses discours philosophiques me formaient. Elle disait que la basse-cour était une république d'alliés ; que le plus industrieux,

l'homme, avait été choisi pour chef, et que les chiens, quoique turbulents, étaient nos gardiens. Je pleurais d'attendrissement sous le ventre de ma bonne amie.

Un matin la cuisinière approcha d'un air bonasse, montrant dans la main une poignée d'orge. L'oie tendit le cou, que la cuisinière empoigna, tirant un grand couteau. Mon oncle, philosophe alerte, accourut et commença à exhorter l'oie, qui poussait des cris inconvenants : "Chère soeur, disait-il, le fermier, ayant mangé votre chair, aura l'intelligence plus nette et veillera mieux notre bien-être ; et les chiens, s'étant nourris de vos os, seront plus capables de vous défendre." Là-dessus l'oie se tut, car sa tête était coupée, et une sorte de tuyau rouge s'avança hors du cou qui saignait. Mon oncle courut à la tête et l'emporta prestement ; pour moi, un peu effarouché, j'approchai de la mare de sang, et sans réfléchir, j'y trempai ma langue ; ce sang était bien bon, et j'allai à la cuisine pour voir si je n'en aurais pas davantage.

III

Mon oncle, animal fort expérimenté et très vieux, m'a enseigné l'histoire universelle.

À l'origine des choses, quand il naquit, le maître étant mort, les enfants à l'enterrement, les valets à la danse, tous les animaux se trouvèrent libres. Ce fut un tintamarre épouvantable ; un dindon ayant de trop belles plumes fut mis à nu par ses confrères. Le soir, un furet, s'étant insinué, suçà à la veine du cou les trois quarts des combattants, lesquels, naturellement, ne crièrent plus. Le spectacle était beau dans la basse-cour ; le chiens çà et là avalaient un canard ; les chevaux par gaieté cassaient l'échine des chiens ; mon oncle lui-même croqua une demi-douzaine de petits poulets. C'était le bon temps, dit-il.

Le soir, les gens étant rentrés, les coups de fouet commencèrent. Mon oncle en reçut un qui lui emporta une bande de poils. Les chiens, bien sanglés et à l'attache, hurlèrent de repentir et léchèrent les mains du nouveau maître. Les chevaux reprirent leur dossée avec un zèle administratif. Les volailles protégée, poussèrent des gloussements de bénédiction ; seulement, au bout de six mois, quand passa le coquetier, d'un coup on en saigna cinquante. Les oies, au nombre desquelles était ma bonne amie défunte, battirent des ailes, disant que tout était dans l'ordre, et louant le fermier, bienfaiteur du public.

IV

Mon oncle, quoique morose, avoue que les choses vont mieux qu'autrefois. Il dit que d'abord notre race fut sauvage, et qu'il y a encore dans les bois des chat pareils à nos premier ancêtres, lesquels attrapent de loin en loin un mulot ou un loir, plus souvent des coups de fusil. D'autres, secs, le poil ras, trottent sur les gouttières et trouvent que les souris sont bien rares. Pour nous, élevés au comble de la félicité terrestre, nous remuons flatteusement la queue ç la cuisine, nous poussons de

petits gémissements tendres, nous léchons les plats vides, et c'est tout au plus si par journée nous emboursons une douzaine de claques.

V

La musique est un art céleste, il est certain que notre race en a le privilège ; elle sort du plus profond d nos entrailles ; les hommes le savent si bien, qu'ils nous les empruntent, quand avec leurs violons ils veulent nous imiter.

Deux choses nous inspirent ces chants célestes : la vue des étoiles et l'amour. Les hommes, maladroits copistes, s'entassent ridiculement dans une salle basse, et sautillent, croyant nous égaler. C'est sur la cime des toits, dans la splendeur des nuits, quand tout le poil frissonne, que peut s'exhaler la mélodie divine. Par jalousie ils nous maudissent et nous jettent des pierres. Qu'ils crèvent de rage ; jamais leur voix fade n'atteindra ces graves grondements, ces perçantes notes, ces folles arabesques, ces fantaisies inspirées et imprévues qui amollissent l'âme de la chatte la plus rebelle, et nous la livrent frémissante, pendant que là-haut les voluptueuses étoiles tremblent et que la lune pâlit d'amour.

Que la jeunesse est heureuse, et qu'il est dur de perdre les illusions saintes ! Et moi aussi j'ai aimé et j'ai couru sur les toits en modulant des roulements de basse. Une de mes cousine en fut touchée, et deux mois après mit au monde six petits chats blancs et roses. J'accourus, et voulus le manger : c'était bien mon droit, puisque j'étais leur père. Qui le croirait ? ma cousine, mon épouse, à qui je voulais faire sa part du festin, me sauta aux yeux. Cette brutalité m'indigna et je l'étranglai sur la place ; après quoi j'engloutis la portée tout entière. Mais les malheureux petits drôles n'étaient bons à rien, pas même à nourrir leur père : leur chair flasque me pesa trois jours sur l'estomac. Dégoûté des grandes passions, je renonçai à la musique, et m'en retournai à la cuisine.

VI

J'ai beaucoup pensé au bonheur idéal, et je pense avoir fait là-dessus des découvertes notables.

Évidemment il consiste, lorsqu'il fait chaud, à sommeiller près de la mare. Une odeur délicieuse sort du fumier qui fermente ; les brins de paille lustrés luisent au soleil. Les dindons tournent l'oeil amoureux, et laissent tomber sur leur bec leur panache de chair rouge. Les poules creusent la paille et enfoncent leur large ventre pour aspirer la chaleur qui monte. La mare scintille, fourmillante d'insectes qui grouillent et font lever des bulles à sa surface. L'âpre blancheur des murs rend plus profond les enfoncements bleuâtres où le moucheron bruisse. Les yeux demi-fermés, on rêve, et comme on ne pense plus guère, on ne souhaite plus rien.

L'hiver, la félicité est d'être assis au coin du feu la cuisine. Les petites langues de la flamme lèche la bûche et se dardent parmi des pétilllements, les sarments craquent et se tordent, et la fumée enroulée monte dans le conduit noir jusqu'au ciel. Cependant la broche tourne, d'un tic-tac harmonieux et caressant. La volaille embrochée roussit, brunit, devient splendide ; la graisse qui l'humecte adoucit ses teintes ; une odeur réjouissante vient picoter l'odorat ; on passe involontairement sa langue sur les lèvres ; on respire les divines émanations du lard ; les yeux au ciel, dans une grave extase, on attend que la cuisinière débroche la bête et vous en offre ce qui vous revient.

Celui qui mange est heureux ; celui qui digère est plus heureux ; celui qui sommeille en digérant est plus heureux encore. Tout le reste n'est que vanité et impatience d'esprit. Le mortel fortuné est celui qui, chaudement roulé en boule et le ventre plein, sent on estomac qui opère et sa peau qui s'épanouit. Un chatouillement exquis pénètre et remue doucement les fibres. Le dehors et le dedans jouissent par tous leurs nerfs. Certainement si le monde est un grand Dieu bienheureux, comme no sage le disent, la terre doit être un ventre immense occupé de toute éternité à digérer les créature et à chauffer sa peau ronde au soleil.

VII

Mon esprit s'est fort agrandi par la réflexion. Par une méthode sûre, des conjectures solides et une attention soutenue, j'ai pénétré plusieurs secrets de la nature.

Le chien est un animal si difforme, d'un caractère si désordonné, que de tout temps il a été considéré comme un monstre, né et formé en dépit de toutes les lois. En effet, lorsque le repos est l'état naturel, comment expliquer qu'un animal soit toujours remuant, affairé, et cela sans but ni besoin, lors même qu'il est repu et n'a point peur ? Lorsque la beauté consiste universellement dans la souplesse, la grâce et la prudence, comment admettre qu'un animal soit toujours brutal, hurlant, fou, se jetant au nez des gens, courant après les coups de pied et les rebuffades ? Lorsque le favori et le chef-d'oeuvre de la création est le chat, comment comprendre qu'un animal le haïsse, coure sur lui sans en avoir reçu une seule égratignure, et lui casse les reins sans avoir envie de manger sa chair ?



Ces contrariétés prouvent que les chiens sont des damnés ; très certainement les âmes coupables et punies passent dans leurs corps. Elles y souffrent : c'est pourquoi ils se tracassent et s'agitent sans cesse. Elles ont perdu la raison : c'est pourquoi ils gâtent tout, se font battre, et sont enchaînés les trois quarts du jour. Elles haïssent le beau et le bien : c'est pourquoi ils tâchent de nous étrangler.

VIII

Peu à peu l'esprit se dégage des préjugés dans lesquels on l'a nourri ; la lumière se fait ; il pense par lui-même : c'est ainsi que j'ai atteint la véritable explication des choses.

Nos premiers ancêtres (et les chats de gouttière ont gardé cette croyance) disaient que le ciel est un grenier extrêmement élevé, bien couvert, où le soleil ne fait jamais mal aux yeux. Dans ce grenier, disait ma tante, il y a un troupeau de rats si gras qu'ils marchent à peine, et plus on en mange, plus l'en revient.

Mais il est évident que ceci est une opinion de pauvres hères, lesquels, n'ayant jamais mangé que du rat, n'imaginaient pas une meilleure cuisine. Puis les greniers sont couleur de bois ou gris, et le ciel est bleu, ce qui achève de les confondre.

A la vérité ils appuyaient leur opinion d'une remarque assez fine. "Il est visible, disaient-ils, que le ciel est un grenier à paille ou farine, car il en sort très souvent des nuages blancs, comme lorsqu'on vanne le blé, ou blancs, comme lorsqu'on saupoudre le pain dans la huche."

Mais je leur réponds que les nuages ne sont point formés par les écailles de grain ou par la poussière de farine ; car lorsqu'ils tombent, c'est de l'eau qu'on reçoit.

D'autres, plus policé, ont prétendu que la rôtissoire était Dieu, disant qu'elle est la source de toutes les bonnes choses, qu'elle tourne toujours, qu'elle va au feu sans se brûler, et qu'il suffit de la regarder pour tomber en extase.

A mon avis, ils n'ont erré ainsi que parce qu'ils la voyaient à travers la fenêtre, de loin, dans une fumée poétique, colorée, étincelante, aussi belle que le soleil du soir. Mais moi qui me suis assis près d'elle pendant des heures entières, je sais qu'on l'éponge, qu'on la raccommode, qu'on la torchonne, et j'ai perdu en acquérant la science les naïves illusions de l'estomac et du coeur.

Il faut ouvrir son esprit à des conceptions plus vaste, et raisonner par des voies plus certaines. La nature se ressemble partout à elle-même, et offre dans les petites choses l'image des grandes. De quoi sortent tous les animaux ? D'un oeuf ; la terre est donc un très grand oeuf cassé.

On s'en convaincra si on examine la forme et les limites de cette vallée qui est le monde visible. Elle est concave comme un oeuf, et les bords aigus par lesquels elle rejoint le ciel sont dentelés, tranchants et blancs comme ceux d'une coquille cassée.

Le blanc et le jaune s'étant resserrés en grumeaux ont fait des blocs de pierre, ces maisons et toute la terre solide. Plusieurs parties sont restées molles, et font la couche que les hommes labourent ; le reste coule en eau, et forme les mares, les rivières ; chaque printemps il en coule un peu de nouvelle.

Quant au soleil, personne ne peut douter de son emploi : c'est un grand brandon rouge qu'on promène au-dessus de l'oeuf pour le cuire doucement ; on a cassé l'oeuf exprès, pour qu'il s'imprègne mieux de la chaleur ; la cuisinière fait toujours ainsi. Le monde est un grand oeuf brouillé.

Arrivé à ce degré de sagesse, je n'ai plus rien à demander à la nature, ni aux hommes, ni à personne, excepté peut-être quelques petits gueuletons à la rôtissoire. Je n'ai plus qu'à m'endormir dans ma sagesse ; car ma perfection est sublime, et nul chat pensant n'a pénétré dans le secret des choses aussi avant que moi.

LIFE AND PHILOSOPHICAL OPINIONS OF A CAT - HYPPOLYTE TAINÉ (1828-1893)

I was born in a barrel at the foot of a hayloft; the light fell on my closed eyelids, so that for the first eight days everything seemed rose-coloured to me. The eighth day was even better; I opened my eyes and saw a great shaft of light upon the dark shadow, in which dust and insects danced. The hay was warm and fragrant; spiders slept hanging from the tiles; midges buzzed; everyone looked happy; this emboldened me, I wanted to touch the white patch where those little diamonds swirled and which met the roof in a column of gold. I rolled like jelly, my eyes burned, my ribs were bruised, and I coughed and choked until evening.

II



My legs having become strong, I went out and soon made friends with a goose, an estimable animal, for it had a warm stomach; I huddled under it, and during this time her philosophical speeches shaped me. She said the barnyard was a republic of allies; that the most industrious, the man, had been chosen as leader, and that the dogs, though rambunctious, were our guardians. I was moved to tears under my good friend's belly.

One morning the cook approached in a good-natured way, showing a handful of barley. The goose stretched out her neck, which the cook grabbed, drawing a large knife. My uncle, an alert philosopher, came running up and began to exhort the goose, which was uttering unseemly cries: "Dear sister," he said, "the farmer, having eaten your flesh, will have clearer intelligence and will better watch over our well-being; the dogs, having fed on your bones, will be better able to defend you." Thereupon the goose fell silent, her head having been cut off leaving a kind of red pipe protruding from the bleeding neck. My uncle ran to the head and quickly carried it off. As for me, somewhat scared, I approached the pool of blood and, without thinking, I dipped my tongue into it. This blood was very good, and I went to the kitchen to see if I could have more.

III

My uncle, a very experienced and very old animal, taught me universal history. In the beginning, when he was born, the master being dead, the children being at the funeral, and the valets at the dance, all the animals found themselves free. There was a terrible uproar; a turkey whose feathers were too beautiful was stripped bare by his colleagues. In the evening, a ferret, having insinuated itself among them, sucked the neck veins of three-quarters of the combatants who, naturally, cried no more. There was a fine spectacle in the barnyard; here and there the dogs consumed a duck; the horses, out of gaiety, broke the dogs' backs; my uncle himself crunched on half a dozen little chickens. Those were the good times, he said.

In the evening, when the people returned, the whippings began. My uncle received one which took away a strip of hair. The dogs, flogged and tethered, howled in repentance and licked their new master's hands. The horses resumed their stride with administrative zeal. The protected fowls clucked blissfully; but, at the end of six months, when the egg season had passed, fifty of them were bled all of a sudden. The geese, among whom was my good departed friend, flapped their wings, saying that all was in order, and praising the farmer, the benefactor of the public.

IV

My uncle, though morose, admits that things are better than before. He says that at first our race was savage, and that in the woods there are still cats similar to our first ancestors, who from time to time catch a field mouse or a dormouse, or more often get shot. Others, short-haired and skinny, trot on the roof gutters where they find mice are very rare. For us, brought up in the height of earthly bliss, we wave our tails flatteringly in the kitchen, we sigh tenderly, we lick the empty dishes, and we get no more than a dozen slaps a day.

V

Music is a celestial art; it is certain that our race has the privilege of it; it comes from the depths of our gut; men know this so well that they borrow our guts when they want to imitate us with their violins.

Two things inspire us to our celestial songs: the sight of the stars, and love. Men, such clumsy copyists, ridiculously crowd together in a room below, and skip around, thinking they are equal to us. It is on the rooftops, in the radiance of the night, which sets one's hair a-shiver, that we exhale our divine melodies. Men curse us out of jealousy and throw stones at us. Let them burst with rage; their insipid voices will never equal our grave growls, our piercing notes, our crazy arabesques, the inspired and unforeseen fantasies which soften the soul of the most rebellious she-cat, and deliver her quivering to us, while the voluptuous stars tremble on high, and the moon turns wan with love.

How happy youth is, and how hard it is to lose holy illusions! And I enjoyed it too, running on the roofs while modulating bass rumbles. One of my cousins was touched by it, and two months later gave birth to six little white and pink kittens. I ran up and wanted to eat them: it was my right, since I was their father. But who would guess it? My cousin, my wife, to whom I wanted to give a share of the feast, leapt at my eyes. Her brutality made me indignant and I throttled her on the spot; after which I gulped down the entire litter. But the unfortunate little fellows were good for nothing, not even to feed their father: their flaccid flesh weighed on my stomach for three days. Disgusted with great passions, I gave up music and returned to the kitchen.

VI

I have thought a lot about ideal happiness, and think I have made notable discoveries on this subject.

When it is hot, it obviously it consists of dozing near the pond. A delicious smell comes from the fermenting stable litter; the lustrous wisps of straw glisten in the sun. The turkeys roll their eyes lovingly and let their plume of red flesh fall on their beaks. The hens dig in the straw and press their large bellies into it to absorb the rising heat. The pond shimmers, teeming with insects that swarm and raise bubbles on its surface. The harsh whiteness of the walls deepens the bluish recesses where midges whirr. Eyes half-closed, one dreams, and since one no longer thinks much, we no longer wish for anything.

In winter, bliss is sitting by the kitchen fire. Tiny tongues of flame lick the log and dart amid crackles, vine-shoots crack and twist, and coiled smoke rises in the black flue to the sky. Nevertheless, the spit turns, with a harmonious and caressing tick-tock. The skewered poultry scorches, browns, becomes glorious; the grease that moistens it softens its tints; a pleasant aroma tingles the sense of smell; one involuntarily licks one's lips; breathing in the divine emanations of bacon; eyes raised heavenwards in serious ecstasy, we wait for the cook to take the beast off the spit and offer us our share.

He who eats is happy; he who digests is happier; he who sleeps while digesting is happier still. Everything else is vanity and impatience of spirit. The fortunate mortal is he who, warmly rolled up in a ball and with a full stomach, feels his stomach operating and his skin blooming. An exquisite tickle gently penetrates and stirs the fibres. Both the outside and inside rejoice with all their nerves. Certainly, if the world is a great blessed God, as our sages say, the earth must be an immense belly occupied from all eternity in digesting creatures and heating its round skin in the sun.

VII

My mind has greatly expanded through reflection. By a sure method, solid conjectures and sustained attention, I have penetrated several secrets of nature.

The dog is such a deformed animal, of such a disorderly character, that it has always been considered a monster, born and trained in defiance of all laws. Indeed, when rest is the natural state, how can we explain an animal that is always restless and busy though without goal or need, and even when sated and not scared? When beauty consists universally in suppleness, grace and prudence, how can an animal always be brutal, howling, mad, throwing itself in people's faces, chasing kicks and rebuffs? When the favourite and the masterpiece of creation is the cat, how can we understand an animal could hate us, chase us without having received a single scratch, and break our backs without wanting to eat our flesh?



These annoyances prove that dogs are damned; most certainly the guilty and punished souls have entered their bodies. The souls suffer there, that is why they fret and are incessantly agitated. They have lost their reason, that is why they spoil everything, get beaten, and must be chained for three quarters of the day. They hate the beautiful and the good - that is why they try to throttle us.

VIII

Gradually the mind frees itself from the prejudices which have nourished it; there is illumination; it thinks for itself: this is how I have reached the true explanation of things.

Our early ancestors (and the alley cats retain this belief) said that the sky is an extremely high attic, well covered, where the sun never hurts the eyes. In this attic, my aunt used to say, there is a horde of rats so fat they can hardly walk, and the more of them you eat, the more they come back. It is obvious that this was the notion of poor wretches who, having eaten nothing but rat, could not imagine a better cuisine. Besides, attics are the colour of wood, or grey, and the sky is blue, which completes their confusion.

In truth, they supported their opinion with a rather shrewd remark. "It is clear," they said, "that the sky is a straw or flour attic, a granary, because very often clouds come out of it, blonde as when wheat is winnowed, or white as when flour is sprinkled in the bin." But I answer them that clouds are not formed by the grain husks or flour dust because, when the clouds shed, we receive water.

Others, more polite, claimed that the turnspit was God, saying that it is the source of all good things, that it always turns, that it goes onto the fire without getting burned, and that it is sufficient to look upon it to fall into ecstasy. In my opinion, they have erred thus because they only saw her through the window, from afar, amidst poetic smoke, coloured, sparkling, as beautiful as the evening sun. But I, who have sat beside the turnspit for whole hours, know that one sponges it, that one mends it, that one wipes it clean, and by acquiring this science I have lost the naive illusions of stomach and heart.

You have to open your mind to larger ideas, and reason in more certain ways. Nature imitates herself everywhere and offers in small things a reflection of great things. What do all animals come from? From an egg - the earth is therefore a very large broken egg. We will be convinced of this if we examine the form and limits of this valley which is the visible world. It is concave like an egg, and the sharp edges where it joins the sky are jagged, sharp, and white like those of a broken eggshell.

The white and the yellow, having come together in lumps, made blocks of stone, houses and all the solid earth. Several parts remain soft, and form the layer that men plough; the rest flows in water, and forms ponds, rivers; flowing anew every spring.

As for the sun, no-one can doubt its purpose: it is a large red firebrand that is held above the egg to cook it gently; we broke the egg on purpose, so that it soaks up the heat better, as the cook always does. The world is one big scrambled egg.

Having arrived at this degree of wisdom, I have nothing more to ask of nature, nor of men, nor of anyone, except perhaps a few small feasts from the roasting pan. I have only to fall asleep in my wisdom; for my perfection is sublime, and no thinking cat has penetrated into the secret of things as I have.